

Constantine ou le Bronx - sur - Rhumel

Une odeur de soufre plane sur Constantine et sa banlieue. Ici l'on kidnape un enfant de dans que l'on viole et étrangle. Ici, également, l'on égorgé de nuit un avocat dans son cabinet. Ici encore la police et les pompiers arrivent en retard pour sauver un bébé qui grille à l'intérieur d'une voiture ayant pris feu. Ici, enfin, la saine colère des gens s'exprime par le «caillasse» d'un commissariat.

La ville prend peur tant la malice est, à nulle part ailleurs, excessive. Non seulement c'est la cité qui meurt mais c'est aussi sa périphérie qui sécrète la mort violente. En effet, sans qu'elle le sache clairement, c'est à partir de ses ghettos fièrement baptisés du nom de Massinissa, que soufflent les vents de la terreur. Lieux de bannissement, comme d'ailleurs l'indique le vocable qui les désigne. Dans le mot «banlieue» n'y a-t-il pas d'abord l'idée d'exclusion, de... mise au ban de la société ? Est-ce à dire, pour autant, que le cœur battant de la ville demeure un sanctuaire d'urbanité où il fait bon vivre ? Pas du tout ! Car la guerre contre les bidonvilles que la puissance publique prétend avoir gagnée n'est qu'une victoire à la Pyrrhus.

C'est-à-dire qu'elle a coûté plus cher qu'une défaite dès lors qu'elle a seulement consisté à transférer les problèmes en déplaçant en masse des populations vers des dortoirs collectifs où tout peut advenir : le crime, le rapt et tous les maux sociaux....

En vérité, l'on a rasé les gourbis pour édifier des zones de non-droit. Comme l'on s'en doute, la démarche est foncièrement inefficace car elle est, à long terme, sans effets notoires sur l'éradication de l'habitat précaire. Et pour cause, le gourbi demeure, dans les réflexes sociaux et culturels, le premier élément dans le chaînon, permettant d'intégrer la cité.

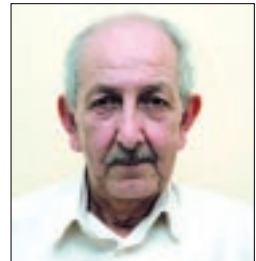
Sans complaire aux opérations démagogiques, souvent contradictoires, consistant tantôt à déplacer de façon odieuse des populations (l'affaire du quartier Bardo), tantôt à créer facticement des activités commerciales à proximité, justement, des bidonvilles l'on a fini par faire une chose et son contraire. Il faut par conséquent se rendre à l'évidence qu'une politique urbaine n'est ni une simple affaire d'arithmétique des logements ni un saupoudrage pour cacher le chômage. Car au-delà de l'effort matériel et esthétique pour sauvegarder

cette ville, il y a surtout l'existence primordiale de stopper un processus vieux d'un demi-siècle. Celui des flux migratoires qui opèrent de la campagne vers la cité. Continuer à énoncer le dogme du droit au logement à tout citoyen sans en préciser les modalités restrictives va à l'encontre de la réhabilitation urbaine. Car si d'une triste manière la ville peut faire son deuil de la périphérie rongée par la construction sauvage, il était permis d'espérer, il y a quelques années, que le Rocher, c'est-à-dire la vieille ville, fût épargné. Hélas non ! La Casbah fut en moins de temps qu'on le craignait mise en coupe réglée. Et cela avec la bénédiction des édiles en poste dans les années 2000-2004. Le cœur et la mémoire de Constantine sont devenus une triste friche juste bonne pour servir de parkings ! Etat des lieux déplorable ! Et n'ont épargné ni le prosaïque droit juridique des propriétaires légaux et anciens, ni même les traces historiques d'une ville deux fois millénaire dont il sera dit qu'elle demeurera pour longtemps le lieu de toutes les impostures de la puissance publique. Ainsi va cette province qui n'en finit pas de recenser à ses dépens les hérésies qui la défigurent. Cité à genoux qui fonctionne comme un repoussoir pour les visiteurs venus des autres contrées. Cas d'école pour mesurer l'étendue du désastre urbain dont se sont rendus coupables nos dirigeants. Arrière-pays difficile où les strates de l'échec global sont

à ce point visibles qu'il en devint la mauvaise conscience de la république. Métropole décadente, elle est depuis longtemps mise en «quarantaine».

Constantine n'est plus une destination. Tout juste un mouroir social. Alors pour le quidam tenté par le voyage, il ne reste qu'à l'affranchir sur ce qui l'attend dans ces murs. Une manière comme une autre de la dissuader dans son entreprise...

D'où que tu partes voyageur, fais en sorte d'éviter cette cité, non pas que ses habitants soient suspicieux à l'égard de l'étranger ou que la vie soit plus difficile qu'ailleurs, mais c'est son atmosphère qui est inconfortable. Ce sont ses vieux remparts limoneux et inutiles, ses murs lépreux, ses rues étroites et pentues, sa voirie incertaine, ses ponts angoissants, ses gorges vertigineuses, son oued mort et ses impénétrables banlieues qui t'en dissuaderont dès que tu y auras mis pied. Cette ville est physiquement indéchiffrable. Et tu lui concéderais toute la bonne volonté qui est en toi et toute ton intelligence, que tu ne recueilleras d'elle que l'écume des choses. Trop souterraine et multiple, elle décourage les plus téméraires et incite aux désertions. Car on ne s'installe pas impunément dans cette cité où les séjours sont des relégations. Une sorte de petite mort à petit feu. Evite alors d'y faire de longues haltes dans ces ruines où seule la nostalgie du passé maintient ses résidents



Par Boubakeur Hamidechi
hamidechiboubakeur@yahoo.fr

en éveil. Si tu tardes, voyageur, nul ne répondra de ton avenir, car ici les longues hésitations préparent à l'enfouissement. Elle n'est ni un terreau fertile à l'épanouissement ni un point de départ. C'est une destination finale, un terminus, un cul-de-sac. Le dernier terrain vague de la désillusion. Eh oui, voyageur imprudent ! L'on ne visite pas cette curieuse ville pour repartir vers d'autres horizons, l'on bat en retraite...

Alors, si le choix t'est donné, oriente plutôt tes pas vers d'autres destinations et détourne ton désir de faire connaissance avec cette cité décatie. Cette ville-là ne ressemble à aucune autre, tant elle est désespérée et désespérante. Elle n'est pas la métropole que l'on prétend mais seulement un malentendu urbain et persistant ! Une ville émouvante par l'éclat de ses échecs.

B. H.

CONDOLÉANCES

Le directeur, les membres fondateurs et l'ensemble des journalistes et travailleurs du Soir d'Algérie, attristés par la nouvelle du décès du Pr Radia Mokhtari

sœur de leur ami et collègue Aziouz Mokhtari, présentent leurs sincères condoléances à la famille de la défunte et l'assurent de toute leur sympathie.

«A Dieu nous appartenons, à Lui nous retournons»

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

laalamh@yahoo.fr
laalamhakim@hotmail.com



MARATHON ÉPISTOLAIRE !

Boukerzaza à la Maison de la presse : «Il faut gagner la bataille de l'information ! » Tout à fait d'accord !

Mais la gagner contre qui ?

Tous ceux qui pensent que Abdekka fait volontairement durer le suspense, ménage sadiquement ses effets, fait languir l'assistance et joue avec les nerfs de tout le monde sur la question du 3^e mandat sont des mauvaises langues patentées, des êtres tout entiers faits de mauvaise foi et des ingrats qui ne mesurent pas l'étendue de la tâche présidentielle et la pénibilité de cette haute charge. En fait, si Boutef n'a pas encore dit s'il se présentait à sa «propre» succession, c'est tout simplement parce qu'il... n'a pas le temps ! Eh ouais ! Abdekka est un président débordé, surbooké. Et je n'invente rien ! Prenez son dernier voyage en Russie. Une fois la visite expédiée, notre rais a repris l'avion en direction d'Alger. Toute autre personne aurait profité du vol retour pour s'assoupir un peu, fermer les yeux, allonger les jambes et récupérer de la fatigue. Eh ben, lui, non ! Lui a écrit. Lui n'a pas arrêté d'écrire. Il a écrit tout le temps. J'ai la preuve qu'il a frénétiquement noirci du papier à lettres. C'est dans *El Moudjahid* de ce jeudi. Abdekka a écrit au président de la République de Belarus. A Alexandre Loukachenko, notre chef de l'Etat a «réitéré son entière disponibilité à œuvrer pour le raffermissement des relations bilatérales». A peine cette lettre cachetée et postée, Boutef a repris une autre feuille et a rédigé une autre lettre, celle-là adressée à son homologue polonais. A Lech Kaczynski, notre président bien-aimé a exprimé «le vœu que les relations qui existent entre les deux pays puissent se consolider davantage au bénéfice des deux peuples amis». Un petit coup de langue

sur l'enveloppe, et hop ! Une autre feuille 21/27. Cette fois-ci une bafoille au président de la République tchèque. A Vaclav Klaus, Abdekka a tenu à adresser ses «chaleureuses salutations». La langue déjà un peu sèche à force d'humecter les enveloppes, le chef de l'Etat algérien a tout de même continué stoïquement son boulot épistolaire. Il a écrit à son homologue autrichien. A Heinz Fisher, Bouteflika a transmis tous ses «vœux au peuple autrichien ami». Le doigt passablement engourdi, Abdekka a tout de même poursuivi son marathon. Il a écrit au président de la Slovaquie. A Damilo Türk, Abdekka a adressé ses «sincères vœux de santé et de bonheur personnels». A ce stade-là, tout autre être normalement constitué se serait effondré de fatigue, aurait été terrassé par des crampes aux doigts et aurait eu une langue épaisse comme un steak de chez Buffalo Grill (avant le scandale). Lui, non ! Il a continué à écrire le scribe ! Trois autres lettres ! A Stjepan Mesić, le président de la Croatie. A Giorgio Napolitano, son homologue italien. Et enfin, à Nicolas Sarkozy, le chef de l'Etat français. Et il aurait pu poursuivre la rédaction de son courrier si son avion avait survolé d'autres républiques et d'autres royaumes. Remarque que je me réjouis un peu que ce voyage retour ait pris fin avec ce dernier message à Sarkozy. Je n'avais plus de place dans cette chronique pour d'autres lettres. 8 en tout ! 8 missives toutes de gentillesse rédigées. Et certains trouvent que Abdekka met trop de temps, traîne des pieds pour se prononcer sur la question du 3^e mandat ? M'enfin ! Vous ne voyez donc pas qu'il est débordé le pauvre monsieur ? Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.